

Les modes de vie populaires au secours de la planète

Selon Thorstein Veblen, les milieux populaires ne seraient que dans l'imitation des modes de vie des classes dominantes et les pays du Sud dans celle des pays du Nord. Si Thorstein Veblen avait raison nous pourrions dire que « les riches détruisent la planète » mais qu'il n'y aurait rien de bon à attendre des milieux populaires, d'ici et d'ailleurs. Thorstein Veblen, logique avec lui-même, disait d'ailleurs n'avoir d'espoir que dans une prise de conscience des ingénieurs et techniciens, jamais dans un sursaut des « gens de peu »¹. La gauche et les « écologues » aiment bien, certes, les milieux populaires, mais ceux d'avant, ceux d'ailleurs, jamais ceux d'ici, jamais nous-mêmes, signe d'une culpabilisation et même d'une auto-culpabilisation imposées par le système.

Pourquoi les gens de peu sont-ils plus écologues ?

Je crois donc nécessaire de pousser un coup de gueule contre l'idée qu'il n'y aurait rien de bon à attendre des gens ordinaires au regard de la situation sociale, politique, écologique. C'est

1. Pierre Sansot, *Les gens de peu*, Paris, PUF, 2009.

PAUL ARIÈS

Rédacteur en chef du mensuel *Les Zindigné(e)s*, directeur de l'Observatoire International de la Gratuité (OIG), auteur de *Écologie et cultures populaires, les modes de vie populaires au secours de la planète* (Éditions Utopia, mars 2015)

à qui dénoncera le plus vertement leur rêve de grand écran de télévision, leurs vieilles voitures polluantes, leurs logements mal isolés, leurs achats dans les hypermarchés, leur goût pour la viande rouge et les boissons sucrées, leurs rêves de zones pavillonnaires et de vacances bon marché, etc. Les élites auraient donc raison de dire : « salauds de pauvres qui consommez si mal ! » et qu'il faudrait rééduquer au moyen d'une « fiscalité verte » socialement injuste et écologiquement absurde, comme celle qui taxe la collecte des ordures en fonction du poids, pénalisant ainsi les milieux populaires. Les élites auraient donc encore raison de dire : « salauds de pauvres qui votez si peu » et qu'il faudrait frapper d'une amende comme le propose l'ex-député EELV François Goullet de Rugy. Le pire c'est que ce discours condescendant et méprisant finit par contaminer ceux qui, à gauche et dans l'écologie, se disent les plus conscients

des enjeux planétaires. Au moins, les riches achèteraient des produits bio, auraient des voitures électriques, des maisons bien isolées et lorsqu'ils prennent l'avion pour leurs vacances, ils achèteraient des compensations carbone, etc. Ce mépris des milieux populaires ne résiste pourtant pas à l'analyse. Tous les indicateurs prouvent que les milieux populaires ont un bien meilleur « budget carbone », une bien meilleure « empreinte écologique », un bien plus faible écart par rapport à la « bio-capacité disponible », un bien meilleur indice « planète vivante » (concernant l'impact des activités sur la biodiversité), un « jour de dépassement de la capacité régénératrice de la planète » plus tardif, une moindre emprise sur la « déplétion » des stocks non renouvelables, etc. L'erreur serait cependant de croire que les milieux populaires affichent un meilleur bilan carbone simplement parce qu'ils auraient moins de moyens financiers. Cette vision, rassurante pour la « bonne société », est démentie par toutes les recherches. Ce n'est pas parce qu'ils sont plus pauvres que les milieux populaires ont un meilleur bilan carbone mais parce qu'ils ont (encore) d'autres modes de vie. C'est pourquoi, j'ai mobilisé des centaines de travaux de sociologues, d'économistes, de psychologues, de géographes pour montrer que les « gens de peu » ne sont pas des riches auxquels il ne manquerait que l'argent, qu'ils ne se définissent pas d'abord en termes de manque (en économie, le manque de pouvoir d'achat ; en culture, le manque d'éducation ; en politique, le manque de participation ; en psychologie, le manque d'estime de soi, etc.)². Oui, les

2. Paul Ariès, *Écologie et culture populaire*, Paris, Utopia, 2015.

milieux populaires sont dominés mais cette domination n'est jamais absolue. C'est pourquoi je fais le pari que la force du système est justement de rendre invisible les milieux populaires et plus encore leurs modes de vie, leurs pensées, leurs rêves³.

Les pauvres imitent-ils les riches ?

Thorstein Veblen (1857-1929) est un personnage éminemment sympathique mais son retour en vogue dans les milieux écologistes, après le succès de l'ouvrage d'Hervé Kempf⁴, n'est pas une bonne chose. Veblen a bien repéré chez les enrichis ce besoin de rivalité. Il explique ainsi sa théorie de la classe de loisir : « Toute classe est mue par l'envie et rivalise avec la classe qui lui est immédiatement supérieure dans l'échelle sociale, alors qu'elle ne songe guère à se comparer à ses inférieures, ni à celles qui la surpassent de très loin ». Je ne m'arrêterai pas sur le choix de son vocabulaire pourtant déjà grandement révélateur (« classe inférieure » et « classe supérieure ») pour aller à l'essentiel. Le choix de considérer les rapports de classes sous l'angle de la « rivalité ostentatoire » fait que les rapports de classes se révèlent beaucoup plus par l'envie et l'imitation que par le conflit : les milieux populaires n'auraient de cesse d'imiter les puissants, tout comme les pays du Sud ceux du Nord. Kempf, grand lecteur de Veblen, dénonce, avec raison, la destruction de la planète par les plus riches.

3. Le IVe Forum national de la désobéissance avait pour thème en 2015 : *À quoi rêvent les milieux populaires ?*, Actes du Forum, Villeurbanne, éditions Golias, 2015.

4. Hervé Kempf, *Comment les riches détruisent la planète*, Paris, Le Seuil, 2007.

Mais Veblen ne permet pas d'espérer de solutions du côté des milieux populaires. Je suis convaincu que Veblen a foncièrement tort sur ce point car ce qui caractérise les milieux populaires d'hier et aujourd'hui, d'ici et d'ailleurs, ce n'est pas d'abord la volonté d'imiter les enrichis ! La conséquence de cette bévue est grave : Veblen ne voyait d'issue possible que dans une prise de conscience des ingénieurs et techniciens, bref dans une sorte de socialisme des ingénieurs. Je fais au contraire le pari que c'est au sein des milieux populaires que la justice écologique, sociale et politique s'invente. Les principaux concepts pour penser la transition nous viennent justement aujourd'hui des pays du Sud, le *buen vivir* sud-américain, le « plus vivre » de la philosophie négro-africaine de l'existence, la « vie pleine » de l'écologie sociale en Inde, l'anti-extractivisme, le pachamamisme (soumettre l'économie aux lois du vivant et non plus soumettre la nature aux lois de l'économie). Veblen nous interdit de penser l'écologisme des pauvres au Sud comme au Nord⁵.

Les potentialités écologiques des milieux populaires

Je dois d'abord reconnaître que nous sommes devenus orphelins de « gros mots » pour penser la puissance de ce que nous nommions jadis le prolétariat. La force du système est de nous opposer les uns aux autres, les salariés du privé à ceux du public, les travailleurs aux chômeurs, les jeunes aux vieux, etc. J'ai constaté, lors de mon enquête, que, pour la majorité, les milieux populaires

ce sont les autres, souvent confondus d'ailleurs avec les naufragés du système. J'aimerais, cependant, relever que ces milieux populaires, peu importe finalement comment on les désigne (gens de peu, gens ordinaires, 99 %) offrent des potentialités écologiques. Les gens ordinaires entretiennent en effet d'autres rapports au travail, à la consommation, au temps, à l'espace, à la nature, au temps libre, à la maladie, au vieillissement, à la mort donc à la vie. Il ne s'agit surtout pas d'idéaliser les milieux populaires en ignorant leurs contradictions. Nous n'avons même pas besoin de cet angélisme pour démontrer que les potentialités qu'offrent les milieux populaires, face à chacune de ces variables, sont du côté de ce qu'exigent les transitions écologiques, sociales et politique.

Existe-t-il une spécificité populaire en matière de travail ?

La transition écologique suppose de rompre avec la centralité du travail. Nous devons nous demander qui, des milieux populaires ou des classes enrichies, sont les plus à même d'assurer le passage vers une société moins « travailliste ». J'aimerais partir du fameux « amour du travail bien fait » qui caractérise les milieux populaires. J'ai pu montrer que cet amour ne concernait pas seulement les constructeurs de cathédrales, mais les éboueurs, les postiers, les enseignants, bref les salariés d'aujourd'hui. La souffrance au travail tient déjà à l'impossibilité de bien travailler, de travailler comme ils l'entendent. Le principal atout écologique du rapport populaire au travail, c'est de faire de l'activité formatrice elle-même (production ou service)

5. Joan Martinez-Alier, *L'écologisme des pauvres*, Paris, Les Petits Matins, 2014.

une fin en soi, avant d'être simplement un moyen pour gagner sa vie. Contrairement au point de vue spontané des enrichis, ce sont les milieux populaires qui travaillent d'abord pour la beauté du geste (c'est le cas de le dire) et non pas les cadres ! Les sociologues du travail ont montré que les milieux populaires ont, dans le rapport au travail, une relation à la matière qui est première et une relation au salaire qui est seconde. J'ajouterai que cette relation première à la matière est toujours aussi une relation première au collectif de travail, aux autres salariés, car les milieux populaires sont, spontanément, du côté de la coopération. La notion d'efficacité n'est, pour cette raison, pas la même selon les classes. L'idée de beau, de beauté du geste professionnel, de beauté de la réalisation, est ainsi beaucoup plus présente au sein des milieux populaires. Ils sont, de ce fait, plus enclins à combattre non seulement les mauvaises conditions de travail, qui sont souvent aussi de mauvaises conditions écologiques et dont ils sont les premières victimes, mais aussi les mauvaises productions (ce que j'ai nommé la *junkproduction*). L'obsolescence programmée est, par exemple, une hérésie au regard de l'éthique populaire. La *junkproduction* s'oppose autant aux besoins qu'à la sensibilité des gens de peu.

Existe-t-il une spécificité populaire en matière de consommation ?

La transition écologique exige d'en finir avec la logique du « toujours plus » puisque nous dépensons chaque année beaucoup plus que ce que la planète peut supporter. J'ai mobilisé toute une série de travaux d'économistes,

de sociologues, d'historiens, d'anthropologues, de psychanalystes pour montrer que les milieux populaires sont plus à même que les milieux enrichis de conduire cette révolution tranquille des modes de vie et des produits vers une société soutenable. La décroissance de droite qui prône l'austérité manque sacrément d'imagination car elle ne parvient à penser la possibilité de faire la même chose en moins. Tous les discours sur les classes moyennes, alors que nous vivons la démoymoyennisation de la société, toutes les confusions entre la culture de masse et les cultures populaires constituent des obstacles aux changements. Nous avons davantage besoin de la philosophie de Michel Clouscard qui refuse de confondre les milieux populaires et le mode de vie libéral-libertaire et leur reconnaît donc une large part d'autochtonie que de la sociologie d'Alain Accardo fondée sur un postulat de domination totale et qui se focalise sur les classes moyennes. Nous devons nous mettre en situation de voir à nouveau les potentialités émancipatrices populaires. On ne me fera pas croire que les milieux populaires sont dans la consommation comme les classes aisées et pas seulement pour des raisons de niveaux de vie mais de genre de vie. Tout n'est pas rose bien sûr au sein des milieux populaires mais ce sont eux qui ont le plus à gagner à cette transition écologique car elle est inséparable de la justice sociale donc d'un meilleur partage. Tant que les enrichis domineront, ils soutiendront la thèse qu'il faut d'abord faire croître le gâteau planétaire (PIB) avant d'espérer le partager, alors que nous savons que la planète est déjà assez riche pour permettre à huit milliards d'humains de vivre bien. Les milieux populaires

accèdent beaucoup moins à la jouissance sans entraves du capitalisme, en raison certes de leurs contraintes budgétaires mais surtout de leurs *habitus* (Pierre Bourdieu). Les milieux populaires sont davantage du côté des utilités, bref de la valeur d'usage selon Marx. Ils ne font d'ailleurs pas fonctionner l'argent de la même manière puisqu'il est toujours pour eux le prix à payer donc une limite objective et non pas un objet primaire symbole de la toute-puissance.

Existe-t-il une spécificité populaire en matière de conception de l'espace ?

La transition écologique devra inventer sa propre conception de l'espace tout comme le capitalisme et le productivisme imposent, aujourd'hui, des espaces qui leurs sont bénéfiques. Je pense notamment au mouvement de métropolisation et à la réforme des départements et régions. J'ai bénéficié des travaux de nombreux géographes, sociologues, politologues mais aussi de ceux des groupes militants qui réfléchissent à ces enjeux de territoires et tentent d'inventer des alternatives. Disons déjà que les milieux populaires sont ceux qui souffrent le plus de la conception dominante. Il me suffit d'évoquer la gentrification, la relégation dans des banlieues ou des zones pavillonnaires, la casse des usages populaires de l'espace, l'éloignement des lieux de travail et d'habitation, etc. Les milieux populaires sont aussi ceux qui habitent et travaillent dans les espaces les plus pollués. Ce réquisitoire est bien établi depuis le Forum de Vaulx-en-Velin (co-organisé par le bimestriel *Le sarkophage* et la ville de Vaulx-en-Velin sur le thème « Ralentir la

ville pour une ville solidaire », 30 janvier 2010) et finit même par être assommant. Les milieux populaires ne vivent pas l'espace comme les classes aisées. Cette conception populaire de l'espace est proche de celle dont a besoin la transition écologique. Les milieux populaires ne sont pas seulement victimes mais acteurs/inventeurs d'autres types d'espaces. Ils ont non seulement une vie plus « relocalisée » (avec moins de déplacements lointains), des modes de déplacements moins polluants (transports collectifs, marche à pied), une conception plus collective de l'espace avec un goût pour les espaces collectifs, pour le multifonctionnel (le jardin populaire servant aussi comme lieu de pique-nique voire comme « maison de campagne »). J'ai souhaité aussi aller plus loin que la seule question de l'espace pour m'intéresser à celle de la nature. Quels rapports entretenons-nous à la nature ? Les milieux populaires ont-ils un rapport spécifique ? Les écologistes (qui s'accordent avec raison sur la nécessité de modifier le rapport à la nature) ne voient pas, en revanche, qu'existent déjà des alternatives au sein des milieux populaires. Les gens de peu sont plus du côté d'une symbiose avec la nature que d'une franche domination et maîtrise. Les milieux populaires ne savent pas vivre hors-sol, ils sont d'une ville, d'un quartier, d'un immeuble. Michel Verret⁶ avait noté l'importance du lieu (travail, domicile, quartier), l'importance du sol (jardinage notamment), mais également l'importance de la météo pour les milieux populaires. Ils ont déjà moins de moyens de domination de la nature

6. Michel Verret, philosophe et sociologue, est notamment l'auteur d'une trilogie *L'Espace ouvrier*, *Le Travail ouvrier* et *La Culture ouvrière*, parue chez L'Harmattan.

à leur disposition (moyens financiers, techniques). Il faudrait noter tout ce qui différencie anthropologiquement l'immigré pauvre de l'expatrié riche. J'en profite pour souligner combien les cultures populaires sont redevables d'autres cultures dominées, je pense à celles issues des différentes immigrations ou celle des femmes. Il faudrait évoquer aussi le rapport spécifique des milieux populaires aux biens communs, notamment aux biens communs « naturels » comme l'eau. Ce n'est pas un hasard si le combat pour les biens communs a commencé par cette question (notamment en Bolivie, à Cochabamba⁷) et si, *a contrario*, la question de l'eau est, par exemple, absente des universités indiennes, puisque le traitement des eaux usées étant dévolu aux castes les plus basses n'intéresse pas les riches.

Existe-t-il une spécificité populaire en matière de rapport au temps ?

La transition écologique suppose de changer le rapport dominant au temps. Les milieux populaires sont ceux qui souffrent le plus de la conception capitaliste de la temporalité. Ils sont les premières victimes de l'accélération (dictature des temps courts sur les temps longs et des temps rapides sur les temps lents) et de la dénaturation du temps (travail de nuit ou dominical). Les milieux populaires sont au quotidien dépossédés de leur temps (contraintes de déplacements, contraintes d'horaires). Ils ne sont pas maîtres de l'agenda politique donc de son contenu. Les milieux

populaires ne sont cependant pas seulement victimes mais acteurs d'une autre temporalité. Ils inventent leurs propres béquilles. Leurs loisirs sont par exemple chronophages (bricolage, jardinage, bavardages). Les milieux populaires ont d'ailleurs un rapport différent au temps libre. Mieux vaut parler de temps libre concernant les milieux populaires que de civilisation des loisirs. Les milieux populaires sont beaucoup moins prisonniers de la conception du temps capitaliste. Le temps populaire n'est pas, comme le temps bourgeois, avant tout, une occasion d'enrichissement. Il est presque toujours un temps ambivalent. À la fois temps volé à celui consacré au travail, et temps à vivre chacun à son rythme. Les sociologues ont noté cette tendance populaire à prendre son temps sinon à perdre son temps. Cette insouciance populaire (dénoncée par les dames patronnesses) signe le renoncement à l'idée d'une évolution irréversible vers un mieux, que ce mieux soit d'ordre individuel ou collectif. Les spécialistes notent que le temps populaire est davantage un temps spirale s'articulant en une série de cycles qui se répètent continuellement. Celui lié à l'enchaînement des saisons dans les milieux paysans ou ruraux, celui lié aux épisodes de la vie (famille, amis, mouvements sociaux grèves, manifestations, etc.). Les sociologues disent que ce temps populaire est davantage un temps polychrone (permettant de faire plusieurs choses à la fois) et un temps collectif, puisque ce temps est celui d'individus toujours en interaction avec d'autres. Les loisirs des classes aisées ont un bilan écologique effroyable en raison des déplacements en avion. L'écologie est davantage soluble dans le temps libre des milieux populaires et pas seulement pour des

7. Allusion à la guerre de l'eau de Cochabamba (1999-2000). Voir par exemple Álvaro García Linera, *Bolivie/Europe. Regards sur les gauches*, Bellecombe en Bauges, Éditions du Croquant, 2014.

raisons financières, parce qu'ils ne pourraient pas se payer les mêmes vacances que les riches. La conception du temps libre change selon les milieux sociaux. Même la façon de regarder la télévision ! Les sociologues des médias ont montré que les gens du commun peuvent regarder des émissions stupides justement parce qu'elles sont idiotes et qu'elles permettent de jouer avec les codes. Les milieux populaires ne sont pas dans une hypnose privée mais dans une attention oblique, d'où ce jeu avec les conventions, d'où aussi des pratiques de dérision et même d'autodérision. La télévision populaire (comme le repas populaire), c'est également d'abord du temps passé ensemble, en famille, entre amis, entre voisins. Les loisirs populaires sont davantage du côté de la conception originelle *licera* (qui désigne la possibilité de faire quelque chose en prenant tout son temps) que du côté de l'*otium*, c'est-à-dire du loisir cultivé caractéristique des milieux aisés et enrichis. Michel Verret expliquait que les milieux populaires ne savaient pas concevoir le temps libre comme un loisir. On retrouve là l'idée qu'il ne s'agit pas seulement de s'émanciper du travail que d'émanciper le travail lui-même. Le bricolage populaire est bien une façon de travailler à sa manière, pour soi, en prenant son temps. Les milieux populaires sont foncièrement des *homo ludens*. L'idéologie festive des milieux populaires renvoie au rêve d'une vie bonne. Ils ne sont pas dans la culture du nécessaire.

Existe-t-il une spécificité populaire en matière de conception de la « vie bonne » ?

La transition écologique impose de changer la conception de la vie bonne.

Nous pourrions aborder cette question en opposant la jouissance d'être à la jouissance d'avoir et en nous référant aux travaux de l'économie du bonheur⁸. Je m'en tiendrai ici à un seul exemple. Nous savons que le capitalisme a évacué la mort et impose l'idéologie de la « santé parfaite »⁹ qui interdit tout simplement d'être malade et même de vieillir, puisque le mot vieux est devenu une insulte. Nous ne réussirons pourtant la transition écologique que si nous remettons la mort au centre de la vie, non pas pour être morbide, mais pour être pleinement jouissif, totalement partageux et coopératif. La France est le pays qui banalise le plus la mort au sein des milieux populaires. Nous sommes la nation en Europe où les inégalités devant la mort restent les plus fortes. Les travaux des spécialistes montrent que le rapport à la maladie, à la vieillesse et à la mort change selon les milieux sociaux, même si nous n'en tenons pas compte, même si nous préférons ne pas le savoir. Les milieux populaires sont les premiers à avoir intérêt à cette transition anthropologique. Non seulement parce que le système de santé profite d'abord aux plus riches, mais aussi parce que les milieux populaires sont les premières victimes du mépris du corps qui caractérise notre monde (maladies professionnelles, accidents de travail, obésité, pollutions diverses, etc.). Les milieux populaires sont ceux qui souffrent le plus du productivisme et qui bénéficient le moins des progrès. Les milieux populaires ne sont cependant pas uniquement passifs, ils

8. Lucie Davoine, *Économie du bonheur*, Paris, La Découverte, 2012 ; Paul Ariès, *La simplicité volontaire*, Paris, La Découverte, 2013

9. Lucien Sfez, *La santé parfaite*, Paris, Le Seuil, 1995

produisent leurs réponses. Les classes aisées ont une médecine de spécialistes avec un recours fréquent aux examens complémentaires. Les milieux populaires sont davantage adeptes des généralistes et s'auto-médicamentent peu. Ils adhèrent peu à l'idéologie de la santé parfaite analysée par Lucien Sfez. La souffrance se montre également beaucoup moins au sein des milieux populaires. Ils ne vieillissent pas de la même façon. Ils évacuent beaucoup moins la mort. Ils sont moins dans l'intimisation. Ils personnalisent moins les cérémonies funéraires, comme si l'idéal du Moi restait, même dans ce contexte, en quelque sorte « indétachable » des autres humains, notamment des plus proches. Les milieux populaires présentent donc des prédispositions pour mieux prendre conscience de notre propre finitude et faiblesse et avec elles de celles des éco-systèmes.

Existe-t-il une spécificité populaire en matière de conception de la science ?

Il est important de rappeler que la transition écologique est d'abord une affaire politique mais qu'elle suppose aussi l'invention d'un autre rapport à la science et aux techniques. Il existe, selon les historiens des sciences, une conception populaire de la science opposée à la conception dominante, mais qui n'a rien de commun avec la stalinienne « science prolétarienne ». Les milieux populaires sont d'abord ceux qui ont le plus intérêt à la défaite de la technoscience, car ils en sont, partout à l'échelle mondiale, les premières victimes, notamment depuis l'essor du machinisme. La technoscience met aujourd'hui en danger

l'unité même du genre humain avec le transhumanisme¹⁰. Les milieux populaires ne sont pas technophobes mais ils sont du côté des technologies conviviales dont parlait Illich¹¹. J'ajouterai qu'existe un rapport entre le mépris de la nature, celui des femmes et du peuple. La pratique populaire de la science est fondée sur des méthodes avant tout empiriques, c'est aussi une démarche foncièrement collective, loin des discours sur les scientifiques de génie. Francis Bacon, fondateur de la science moderne, fut aussi un ennemi du peuple assimilant, par exemple, le refus des *enclosures*, c'est-à-dire la fin des biens communs, à un crime de haute trahison méritant la mort.

Existe-t-il une spécificité populaire en matière de rapport au pouvoir ?

L'écologie a besoin d'une démocratie réelle qui parte du vécu des gens. Les GPII (Grands projets inutiles imposés) sont aussi la conséquence d'une pensée abstraite, déréalisée, caractéristique des puissants. J'ai montré que faire de la politique de façon abstraite c'est déjà en faire du point de vue des dominants, du point de vue de « ceux qui savent », les spécialistes¹². La vraie démocratie c'est toujours de postuler la compétence des incompetents, ce qui rend aux experts leur vraie fonction, montrer qu'existent toujours des alternatives et que c'est aux gens de décider. Les milieux populaires sont les premières victimes du

10. Voir Clifford D. Conner, *Histoire populaire des sciences*, Paris, Points, 2014.

11. Ivan Illich (1926-2002) est un des premiers théoriciens de l'écologie politique, très critique de la société industrielle.

12. Paul Aries, *Nos rêves ne tiennent pas dans les urnes*, Paris, Max Milo, 2013.

caractère formel de la démocratie officielle. Il suffit pour s'en convaincre de regarder les taux de non-inscription sur les listes électorales, les taux d'absentéisme, le refus opposé aux salariés d'accéder à une vraie démocratie dans l'entreprise, etc. Les milieux populaires ont donc tout intérêt au changement des relations de pouvoir et au pouvoir. Les milieux populaires constituent un réservoir de bonnes pratiques pour inventer d'autres façons de faire de la politique et, partant, d'autres politiques conformes à l'intérêt du plus grand nombre. J'avais pu montrer, avec le réseau national de démocratie participative (Demospart¹³) que les milieux populaires sont plus spontanément du côté d'une démocratie des usagers maîtres de leurs usages. J'ajouterai, grâce aux travaux d'Yves Cohen¹⁴, que les milieux populaires ont un rapport beaucoup plus distancié au pouvoir. Ils savent bien d'où ils viennent et qui ils sont. Ils ont une haine instinctive du chef et des petits chefs. Ils n'ont pas, et pour cause, le sentiment d'occuper le centre du monde. Les historiens le montrent : ce sont les classes aisées qui ont la peur des « foules sans chef »... Les gens ordinaires, parce qu'ils sont des gens du commun, ont justement en commun de construire des espaces politiques non ou moins différenciés, c'est-à-dire sans chef et sans petits chefs. Ils sont spontanément davantage du côté de ce que Foucault nommait l'objection au pouvoir.

Les milieux populaires sauveront la planète non pas parce qu'ils sont appauvris, mais bien parce qu'ils sont

« populaires », c'est-à-dire parce qu'ils partagent déjà, peu ou prou, d'autres modes de vie, d'autres conceptions de la « vie bonne ». Ils partagent des modes de vie précapitalistes et postcapitalistes, pré-productivistes et post-productivistes. Ils ont une plus grande capacité à la résilience... face aux catastrophes annoncées. Les milieux populaires sont accoutumés non pas à la privation, mais à une « culture du peu ».

L'enjeu est maintenant de donner une traduction politique à ces autres modes de vie en acceptant de repolitiser des questions anthropologiques comme le rapport à la vie, au vieillissement, à la maladie, à la mort, à l'espace, au temps, au travail, à la consommation, à la politique, etc. J'ai envie de croire qu'il est possible de réveiller les cultures populaires, qu'elles ne sont qu'endormies. ■

13. Voir le site <http://demospart.fr>.

14. Yves Cohen, *Le siècle des chefs*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.